Document generated on 04/25/2024 4:21 a.m.

Études françaises

Les langues dans la langue

Éric Clémens

Volume 33, Number 1, Spring 1997

Les écrivains-critiques : des agents doubles ?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/036058ar
DOI: https://doi.org/10.7202/036058ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Clémens, É. (1997). Les langues dans la langue. *Études françaises*, *33*(1), 119–122. https://doi.org/10.7202/036058ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les langues dans la langue

ÉRIC CLÉMENS

Cerné de perplexités : voilà ma situation au moment d'intervenir dans cette rencontre [...].

La première perplexité vient de l'équivoque de cet atelier, pris entre le géographique et le politique, d'une part, et le linguistique et le culturel, d'autre part. Car c'est dans la capitale de la France que nous nous rassemblons, mais au nom de la langue française, qui ne s'identifie nullement à elle ; car c'est avec des représentants de pays « d'Afrique du Nord, d'Afrique noire, du Vietnam, d'Europe de l'Est » et d'ailleurs que ladite communauté francophone est convoquée selon un mot, francophonie, dont aucun écrivain de nationalité française ne se réclamerait spontanément. À la suite de quoi les autres écrivains semblent avoir un statut de ventriloques...

La deuxième perplexité en découle : faut-il considérer que cette équivoque initiale favorise un nationalisme dont on peut à plus d'un titre penser qu'il exerce une des principales menaces de guerre aujourd'hui, ou sert-il un internationalisme lui-même équivoque, puisqu'il serait exclusivement francophone – à l'exclusion de quoi ? de l'Europe ? de la France même ? de la langue anglo-américaine ? voire de la langue de l'Islam ? ou de tout cela en même temps ? Les problèmes qui surgissent ici sont innombrables et cependant pressants. Problème, d'abord, du lien entre l'État et la nation, qui tend à se défaire par la formation d'un méga-État multinational, mais plus impérial encore, à moins que l'extension de la démocratie dans les différences culturelles et linguistiques ne divise et ne contrôle cette formation, au moins dans la construction européenne. Problème, ensuite, de l'identité nationale qui, renforcée, ravivée dans ses mythes élevés au rang de racines (y compris par des intellectuels éminents comme certains de ceux réunis, en été 1995, aux Xe Rencontres de Pétrarque, à Montpellier, qui disent avoir retrouvé avec émotion « l'amour » de la France), restaure le patriotisme et la république contre la citoyenneté et la

démocratie. Dans un livre décapant, *Mourir pour la patrie*[1], le grand historien Ernst Kantorowicz a démonté l'identification du corps mystique et du corps moral et politique du peuple sous-jacente à l'exaltation de la nation et de la patrie et justifiant « la mort *pro patria*[2], c'est-à-dire pour un corps mystique corporatif ». Le patriote, sur ce fond irrationnel, fût-il de religion laïque, contrecarre toujours l'avènement du citoyen et de la communauté démocratique. Dans le même ordre d'idées, Hannah Arendt, à la suite de sa polémique autour du procès Eichmann, a insisté sur la relation personnelle qui constitue l'amitié et donc sur l'aberration dangereuse qu'il y a à parler d'un « amour » de son pays, partant aussi, je tiens à mettre les points sur les i, de sa région, de sa ville ou de son village. Rappelons ce que disait Arendt avec cette libre lucidité dont elle nous donne l'exemple :

> Je n'ai jamais aimé, de toute ma vie, quelque peuple ou collectivité que ce soit, qu'il s'agisse des Allemands, des Français ou des Américains, voire même de la classe ouvrière ou quelque autre que ce soit. En fait, je n'aime que mes amis et je suis absolument incapable de toute autre forme d'amour. Mais compte tenu du fait que je suis juive, c'est avant tout cet amour des Juifs qui m'apparaîtrait suspect[3].

Problème, enfin de l'affrontement entre culture dite francophone et culture dite anglophone ou anglo-américaine. Mais c'est l'occasion d'une autre perplexité.

Ma troisième perplexité, en effet, renvoie plus étroitement à mon écriture : je ne la considère ni comme francophone, ni comme séparée des langues étrangères ! J'écris certes en français, (pas en « francophone »), *mais* depuis l'expérience des langues dans la langue — et aucun paradoxe ne se cache dans cette double affirmation. Au contraire, expliciter ce qui peut se comprendre par là permettra peut-être de reposer autrement les questions qui ont provoqué notre rencontre.

D'où vient mon désir d'écrire ? S'il n'y a pas de réponse simple et unique, je peux tout de même situer l'élément ou le milieu de la réponse : le rapport au langage, mon rapport au langage, le rapport de mon corps au langage, parce que précisément mon corps se forme dans le rapport au langage, au désir et à l'autre dans le langage. Ces évidences, du moins je l'espère, se complètent de ce qui marque le rapport au langage dans le désir d'écrire : un ratage de la communication, une inadéquation de l'information, une menace de disparition (que

1. Paris, Presses universitaires de France, 1984.
2. *Ibid.*, p. 133.
3. Cité dans Hannah Arendt, *La Tradition cachée*, Paris, Christian Bourgeois, 1987, p. 246.

Mallarmé eût appelée « disparition élocutoire » du poète autant que de la chose)... À l'inverse de l'illusion d'une communication d'informations représentées, pour ne pas dire télévisuelles, Antonin Artaud proclame : « Tout vrai langage est incompréhensible. »

Mais de quoi s'agit-il ? Qu'entendons-nous par langage ? Le mot est non seulement applicable aux langages gestuels, érotiques, artistiques ou technoscientifiques, mais, même ramené au seul langage verbal, il couvre le tissu des langues qui nous enserre. Permettez-moi de redire ici ce que j'ai développé dans mon livre sur *La Fiction et l'apparaître* : que nous sommes pris, que nous naissons et que nous nous formons entre des langues ordonnées et des langues souterraines. Les premières, les *langues ordonnées*, nous socialisent, nous éduquent et nous codifient en nous pliant à leurs codes : ce sont les langues apprises selon la grammaire et le dictionnaire, selon les coutumes, les morales ou les religions et les pouvoirs, selon les savoirs et les techniques, les idéologies. Mais simultanément, les secondes, les *langues souterraines*, brouillent et trouent l'ordonnance qui nous lie à la société par la servitude maîtrisée de la communication. Quelles sont-elles ?

> La *langue maternelle*, en premier lieu, c'est-à-dire la langue où prend forme le désir primaire dans le signifiant et en travers de son ordre, les souffles, les hoquets, les halètements et les battements, les cris, les rires et les pleurs, les babils et les berceuses, mais aussi les langues qui, au sein de la vie sociale, viennent relayer cette langue d'une jouissance sans fond et interrompre, désordonner les discours dominants : les *langues basses*, obscènes (sexuelles, scatologiques), injurieuses, rieuses, cajoleuses, des argots et des jargons, des jurons et des insultes, des calembours et des jeux de mots..., qui sont autant de contre-violences [...] face aux langues des pouvoirs ; *langues étrangères*, ensuite, [y compris des patois et des dialectes], qui introduisent à la conscience de l'arbitraire du langage, de la non-maîtrise du sens, de sa dissémination, de l'altérité dans la langue ; les *langues de l'intertexte*, enfin, des croisements, des empiètements, voire des accouplements des racines des mots, des autres textes [...] et de tous les discours qui témoignent déjà de la traversée et de l'affrontement des langues[4].

Si l'écriture se forge et la fiction se forme dans cette traversée et cet affrontement, sans lesquels aucune expérience vécue, aucune mémoire, aucune réflexion et aucune invention n'ont lieu, nul paradoxe ne réside dans la double affirmation que nous sommes des écrivains de langue française, d'où que nous venions, et que la langue française, comme toute langue, est

4. *La Fiction et l'apparaître*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 152.

étrangère à elle-même pour qui cherche à parler. Si l'écrivain a une fonction, où peut-elle apparaître sinon dans la *monstration* de son expérience du dysfonctionnement de la langue ? Tout vrai langage est incompréhensible en termes de fonction, de communication et de compréhension.

Une langue – internationale, nationale, dialectale, formelle, idiolectale... – n'est-elle pas logiquement impériale, imaginairement unique et maîtresse ? À peine et très provisoirement opposable à une autre qui dirige l'oppression ? Et encore : Aimé Césaire a engorgé la langue française de la langue de la négritude, il ne s'est pas replié sur le créole. La seule politique de la langue qui vaille, qui se justifie, c'est-à-dire qui puisse se partager, est celle de l'écriture qui l'ouvre à ses dehors et à ses divisions – et ouvre du même coup la possibilité du conflit des discours qui institue l'espace politique démocratique. Car dans l'écriture comme dans le jeu des discours du *demos,* les langues apparaissent, ordonnées et souterraines, en lutte, divisées, fictives, investissant le réel – l'impossible à dire du heurt de la jouissance et de la mort, de la naissance et de l'action, de l'excès – les sujets et leur langue soi-disant identifiée !

Peut-être ai-je perdu un peu de ma perplexité. Peut-être sommes-nous ici venus d'ailleurs pour marquer cette exigence d'écriture des langues ordonnées et souterraines dans la langue, afin que l'espace libre et égal des discours opposés s'élargisse au-delà des frontières nationales et linguistiques : pour une démocratie dont non pas la francophonie, suspecte, mais le Parlement des écrivains serait le creuset.